

MUSÉE INDUSTRIEL DE ROUBAIX.

Monsieur le Rédacteur.

S'il est une question qui intéresse au plus haut degré l'avenir industriel de la ville de Roubaix, c'est celle du forage des puits. Trouver l'eau intarissable si nécessaire à cette cité est un problème dont la solution peut seule nous maintenir au rang de prospérité où nous nous sommes élevés. Il est donc du domaine essentiel de notre Musée industriel de réunir tout ce qui peut éclairer cette importante question, de rassembler tous les éléments locaux d'études géologiques qui peuvent amener le succès.

C'est dans cette vue, Monsieur le Rédacteur, que je dispose encore des colonnes de votre estimable journal pour faire, en ma qualité de préposé à la création de ce Musée industriel, appel à tous ceux qui, à la recherche de l'eau, ont pu faire des observations de nature à intéresser, ou conservé soit des notes sur les travaux qu'ils ont suivis, soit des échantillons des différentes couches de terrain traversées par le forage. Ces documents déposés en mes mains pourraient être consultés avec fruit par ceux qui, sur le point d'entreprendre de semblables travaux, ne verraient pas avec indifférence les détails d'opérations suivies près de chez eux, et seraient heureux de pouvoir profiter de l'expérience quelquefois chèrement acquise par d'autres.

Depuis bien longtemps déjà le forage des puits préoccupe nos industriels. En 1826, M. A. Mimerel, qui, l'année précédente, avait échoué dans une première tentative, communiquait en ces termes à M. Boyaval-Roussel, maire de Roubaix, les bons résultats qu'il venait d'obtenir

« Roubaix, 22 Septembre 1826.

Monsieur le Maire.

M. le préfet du département m'a fait demander l'an passé des renseignements sur les travaux que j'avais suivis pour le forage d'un puits, et m'a adressé notamment cette question savoir, si j'avais trouvé l'eau intarissable. Je n'avais pas réussi, et en répondant à M. Devarlez, délégué de M. le préfet, je lui donnai toutefois le suivi de mes travaux.

Aujourd'hui, et profitant de l'expérience acquise chèrement l'année dernière, aidé des conseils de MM. les ingénieurs des mines du Pas-de-Calais et des directeurs des travaux à Anzin, sous les ordres de M. Hallette, ingénieur mécanicien à Arras, et avec l'aide des ouvriers mineurs d'Hardinghem, je viens de trouver enfin cette eau intarissable si nécessaire à cette cité, et qui seule pouvait empêcher de déchoir du rang de prospérité où elle s'est élevée.

C'est à vous, Monsieur, qui veillez avec tant de zèle à la bonne administration de la ville, que je dois et que je veux soumettre les renseignements qui peuvent être utiles à ses habitants.

L'eau qu'on trouve dans les premiers sables à 18 pieds, quelque abondante qu'elle soit, quelque grand que soit le puits, ne sera jamais une ressource industrielle. Ce premier sable passé jusqu'au second, c'est-à-dire à une profondeur de 85 pieds, on ne trouve qu'une glaise compacte et qui ne laisse aucun passage à l'eau, de sorte qu'un puits descendu, fut-ce à 60 pieds, n'offrirait pas une ressource plus grande à l'industrie qu'un autre de 25 pieds. Il contiendrait plus d'eau en dépôt que le premier parce que le réservoir serait plus grand; mais comme il n'aurait que les mêmes moyens producteurs, il serait facilement asséché et ne verraient pas l'eau se renouveler promptement.

Si l'on ne réussit pas avec les premiers sables, on échouerait aussi à vouloir passer les seconds; on ne pourrait alors que forer, et pour contenir les sables, il faudrait enfoncer des coffres qui empêcheraient l'eau d'arriver. Voilà comme après deux mois de travaux j'ai échoué l'année dernière.

C'est donc dans les seconds sables seulement qu'il faut chercher l'eau; ils ne sont séparés de la glaise par aucune couche de gré. Ils gisent à 85 pieds et comme la masse d'eau qu'ils contiennent et qui les pousse est énorme, il faut prendre garde que si on les découvre entièrement, ces sables remonteraient et combleraient les puits en peu d'instants.

Après avoir conduit le puits que je viens de terminer à une profondeur de 75 pieds du pays, on a foré avec une tarelle de 15 lignes seulement pour reconnaître la profondeur où étaient encore les sables. On voulait, dès qu'on les aurait découverts, établir de bas en haut une maçonnerie; mais, parvenu à une profondeur de 10 pieds, la tarelle s'enfonça, l'ouvrier la retira et boucha le trou qu'elle avait fait avec une cheville de bois longue de 3 pieds; mais vainement. L'eau s'élança avec une impétuosité si grande, qu'on fut obligé de laisser les outils au fond du puits et que l'ouvrier, qui heureusement n'avait pas quitté le seuil dans lequel on l'avait descendu, n'eut que le temps de crier pour qu'on le remontât. Il y avait déjà 4 pieds d'eau dans un puits de 5 pieds de diamètre. Douze heures après il y en avait 50.

Le lendemain, je voulus procéder à l'assèchement, toujours dans l'espoir de parvenir à la maçonnerie. On tira, dans l'espace de douze heures, 108 litres d'eau, le puits avait baissé de 20 pieds et la nappe d'eau avait encore consécutivement 30 pieds de hauteur. Parvenu là, il fut impossible de le baisser davantage et un travail bien suivi pendant deux heures ne donna aucun résultat; il fallut abandonner.

Au bout de huit heures, l'eau avait repris son premier niveau.

Notez que le fonds de mon puits est à 40 pieds des eaux et qu'il a fallu qu'elles jaillissent de ces dix pieds pour y arriver; que serait-il arrivé si on avait imprudemment découvert davantage? Les sables se seraient bouleversés, le puits aurait été comblé et les bâtiments voisins auraient couru les plus grands risques.

Roubaix possède donc de l'eau autant qu'aucune autre ville. Son industrie ne sera plus arrêtée par là, puisqu'un trou de 15 lignes fournit de quoi alimenter une machine de 30 chevaux. Mais les puits devront être faits par des gens de l'art, ou les plus grands malheurs pourraient arriver.

Tel est, Monsieur, le résultat de deux années de recherches; en vous le communiquant, j'ai eu la pensée d'être utile à mes concitoyens; heureux si l'expérience que j'ai acquise peut leur être profitable et si mon désir de faciliter leurs recherches industrielles m'acquiert des droits à leur estime.

J'ai l'honneur, etc.

A. MIMEREL.

M. Mimerel avait-il aussi réellement et aussi pleinement réussi qu'il le désirait? Je ne puis l'affirmer; mais, ce que j'admire avant tout, c'est la pensée généreuse et prévoyante, pensée qui a dicté cette lettre, laquelle méritait bien d'être transcrite au registre destiné à rappeler les faits mémorables arrivés à Roubaix.

Trente ans plus tard, en février et mars 1856, MM. A. Mimerel et fils faisaient de nouveau creuser, dans leur établissement, un puits artésien, et notre Musée industriel renferme les échantillons des diverses couches de terrain traversées par leur forage, ainsi que les plan et notes explicatives qu'on vient consulter avec intérêt.

Voilà, Monsieur le rédacteur, un exemple sur lequel j'ai voulu attirer l'attention et qui, imité par d'autres, donnerait au Musée industriel de Roubaix un degré d'importance et d'utilité inappréciables.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mon entier dévouement.

LEURIDAN-TESTELIN.

LE MOIS.

Calendrier historique de Roubaix.

NOVEMBRE. — Troisième semaine.

16 novembre 1685. — Les magistrats de Roubaix décident qu'il sera accordé des primes à ceux qui achèteront et à ceux qui vendront le plus de grains sur le marché de cette ville.

Novembre 1274. — La comtesse Marguerite donne à Wautier de Roubaix, son sergent, et à Elisabeth, sa femme, une pièce de terre située à Lille, dans la paroisse St.-Pierre, pour ledit Wautier et sa femme en jouir toute leur vie et, après eux, Jean, leur fils.

21 novembre 1744, à Versailles. — Le roi en son Conseil permet aux magistrats de Roubaix de continuer à lever et percevoir, pendant dix années, à commencer du 1.er janvier 172, les droits de péage et de chaussage accordés par l'arrêt du 13 novembre 1731.

22 novembre 1792, à Versailles. — Le roi en son Conseil proroge et continue, pendant douze années, la levée de l'octroi accordé le 7 avril 1682 et permet de percevoir en outre les droits de péage et de chaussage de 1 patar sur chaque chariot, et 6 deniers sur chaque cheval étranger qui passera dans ledit bourg, à condition que les deniers provenant desdits droits d'octroi seront employés à remettre les chaussées dans leur perfection et à rembourser l'emprunt précédemment contracté.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

FACULTÉ DES SCIENCES DE LILLE.

Session d'examens pour le baccalauréat.

La Faculté des sciences ouvrira à Lille, dans une des salles de son local, rue des Fleurs, sa première session d'examen de l'année scolaire 1857-1858 pour la collation du grade de bachelier, le mardi 1.er décembre prochain, à huit heures du matin.

Les candidats devront transmettre à M. le recteur de l'Académie de Douai, du 10 au 25 novembre :

1.° Leur acte de naissance dûment légalisé constatant qu'ils sont âgés de seize ans accomplis, ou, s'il y a lieu, d'une dispense d'âge émanant de M. le Ministre de l'instruction publique.

2.° Une demande écrite en entier de leur main et formulée conformément au règlement du 7 août 1857; cette demande devra être revêtue de l'autorisation du père ou du tuteur pour les candidats mineurs, les signatures seront légalisées.

Les demandes doivent être écrites sur papier timbré de 35 cent.

L'inscription des candidats dont les pièces auront été reconnues régulières, auront lieu au secrétariat de la Faculté, du 10 au 30 novembre inclusivement, tous les jours, de midi à deux heures.

Le registre d'inscription sera clos irrévocablement le 30, à six heures du soir.

Les candidats auront à verser le montant des droits (102 fr. 35 c.) entre les mains du secrétaire agent-comptable de la Faculté.

Ceux d'entre eux qui, sans excuse valable et jugée telle par la Faculté, ne répondraient pas à l'appel de leur nom, le jour qui leur sera in-

diqué, perdraient le montant des droits d'examen consignés. (Art. 9 de l'arrêté du 7 août 1857.)

Les examens consisteront dans les épreuves déterminées par les art. 12 et 14 du règlement du 7 août 1857, et ils auront lieu conformément à ce même règlement.

Les candidats qui produiront le diplôme de bachelier ès-lettres seront dispensés des épreuves littéraires.

N. B. Les formalités précitées étant remplies avant le 15 novembre, le secrétaire de la Faculté indiquera à chaque candidat le jour de son examen.

On dit souvent que l'art décline, que la littérature reste immobile, ou plutôt se laisse aller à un sommeil dangereux; que l'imagination s'éteint, que cette folle charmante n'égaie plus le logis de ses délicieuses fantaisies.

Il y a sans doute dans cette opinion peu consolante beaucoup d'exagération, mais il y a du vrai. L'esprit, l'intelligence, à notre époque, marchent dans une autre voie. Toute l'activité se tourne vers l'industrie, vers les recherches scientifiques qui feront de notre siècle, sous ce rapport, un siècle exceptionnel.

On dira peut-être que la fièvre de la spéculation est cause de cette tendance. Qu'importe la cause si le résultat existe dans des conditions de progrès?

Ces réflexions nous sont suggérées par la *Chronique hebdomadaire* de M. E. Texier, à qui nous empruntons quelques lignes qui pourront intéresser nos lecteurs.

Nous faisons seulement une restriction à propos de l'épithète d'*extravagante* donnée à certains projets, par l'homme d'affaires que M. Texier fait parler.

Que de projets, réputés insensés à leur naissance, qui sont aujourd'hui une source de richesses et font la gloire du pays où ils sont éclos! Galilée, Salomon de Gaus, l'avin, &c., doivent rendre les incroyables circonspects devant une nouvelle découverte. Qui sait où une idée, informe, incomplète d'abord, peut arriver, quand l'expérience, les essais, le temps ont fait mûrir, ont développé le germe?

Qui sait ce que peuvent devenir les projets réputés aujourd'hui *extravagants*, dont parle M. Texier.

« Ne croyez pas, me disait ces jours derniers un des plus grands brasseurs d'affaires d'aujourd'hui, que l'imagination s'arrête quand les affaires languissent; tous les esprits qui tournent dans le diamètre du billet de mille francs n'ont jamais été plus excités que depuis qu'on a rétréci le champ de la spéculation. Chaque jour je suis bombardé de projets, de plans, de mémoires, et mes cartons regorgent d'idées dont l'exécution pourra défrayer l'activité de deux siècles. L'imagination, cette qualité si rare chez les écrivains de notre temps, s'est réfugiée chez les gens qui sont mordus par l'âpre désir du gain. Si la fantaisie ne circule plus dans les récits du romancier, dans les œuvres du dramaturge et dans les vers du poète, c'est qu'elle a élu domicile dans le cerveau des spéculateurs. En voulez-vous une preuve? Fouillez avec moi dans ce carton où j'ai jeté pêle-mêle tous les extravagants projets qui m'ont été apportés depuis un an, et vous reconnaîtrez que les poètes, les rêveurs, tous les chérubins de l'humanité que Platon voulait mettre à la porte de sa république, ont complètement désappris le chemin de l'Hélicon, et que s'ils se réunissent encore quelque part, c'est sous le péristyle de ce Parthénon parisien d'où sont exclus les profanes qui n'ont pas vingt sous dans leur poche. »

Ayant dit cela, mon homme prit au hasard

quittait jamais, et dont la femme accompagnait toujours la princesse.

Inséparables de leurs maîtres dans les jours de bonheur, ils ne les abandonnaient pas non plus dans l'adversité. Ils venaient de s'installer dans une des antichambres lorsque quelques fonctionnaires subalternes russes y entrèrent en demandant le prince Razanowsky.

Aussitôt une inspiration généreuse s'empara du domestique.

Le prince se trouvait dans une pièce reculée et les fonctionnaires qui les demandaient paraissaient plutôt des instruments serviles que des hommes de jugement et d'intelligence.

« Que voulez-vous de moi? demanda le domestique. Je suis le prince. »

Son âge, la dignité de ses manières, son air grave et respectable trompèrent les employés; on s'empara de lui sur-le-champ, et à peine eut-il le temps d'écrire quelques lignes à son maître pour l'informer de ce qui se passait et l'engager à fuir au plus vite.

Non moins dévoué que lui à la famille Razanowsky, sa femme comprit aussitôt son dessein et fit preuve de la même abnégation. Elle accepta son triste sort avec calme et dignité, fermement résolue à ne pas quitter l'homme qui l'avait toujours rendue heureuse.

On les conduisit tout droit à la voiture qui devait les transporter au lieu de leur exil, et on les fit partir immédiatement.

Aussi quand le prince reçut la lettre de son domestique, était-il déjà trop tard pour s'opposer à ce généreux sacrifice.

Nous ne chercherons pas à dépeindre l'attendrissement que lui causa cette noble conduite; mais deux grosses larmes roulaient sur ses joues pâles lorsque sa femme et lui quittèrent à

la dérobée le palais, où un plus long séjour devenait inutile; il comprenait maintenant quel sort l'eût atteint sans forme de procès, et il n'était d'ailleurs rien moins que certain qu'en dévoilant l'erreur, il eût amélioré la position de son domestique.

L'entrée de l'armée russe dans la ville ayant répandu l'effroi parmi la population, le prince et la princesse trouvèrent les rues désertes. Ils se dirigèrent en hâte vers leur propre palais; mais les soldats qui en gardaient les portes leur en refusèrent l'entrée. Orloff venait d'y pénétrer avec un détachement, et il était précisément occupé à enlever mademoiselle Willanow, dont le frère avait regu un coup de feu et un coup de baïonnette en voulant la défendre.

Le prince et la princesse renoncèrent, par prudence, à chercher à voir leurs enfants, dont ils étaient loin de soupçonner le malheur, et se réfugièrent chez un ami. Celui-ci leur fit comprendre qu'ils devaient quitter Varsovie, s'en-gager à en informer mademoiselle Willanow et son frère, et leur promit qu'ils ne tarderaient point à presser leurs enfants sur leurs cœurs. Les deux vieillards se laissèrent persuader, et, une heure après, ils partaient déguisés et dans une vieille voiture, pour une de leurs propriétés situées en Gallicie, qu'ils n'avaient pas visitée depuis longtemps, et où ils espéraient échapper à tous les yeux.

Tout alla selon leur désir; ils gagnèrent heureusement cette retraite sous un nom supposé, et, nantis de pleins pouvoirs signés par le prince lui-même, ils prirent l'administration de la propriété sans que personne devinât leur incognito.

L'espérance de revoir bientôt leurs enfants était le seul rayon de joie qui vint luire dans

leur solitude; mais les semaines, les mois s'écoulaient sans leur en apporter le moindre nouvelle. D'un autre côté, le bruit des malheurs qui avaient frappé leur patrie depuis l'invasion russe les glaçait d'effroi, et l'ami qui leur avait promis de leur écrire gardait le silence. Une année entière se passa de la sorte. Ils écrivirent à Varsovie; leurs lettres restèrent sans réponse. La tombe même n'eut pas été plus triste que cet exil, où toutes leurs espérances s'évanouissaient les unes après les autres. L'incertitude du sort de leurs enfants les accablait de désespoir; leurs cheveux blanchissaient et leurs forces se brisaient. Six autres mois s'écoulèrent six mois longs comme un siècle.

Enfin, un soir, un ancien soldat polonais se présenta chez eux et leur apporta, entre autres, que leur fils avait été tué et leur fille emmenée à Saint-Petersbourg.

Mademoiselle Willanow devint alors l'unique étoile de leur existence; ce fut vers elle que s'élançèrent leurs pensées et leur dernière affection. Ils se représentaient avec anxiété ses souffrances à cette cour étrangère, où elle vivait sans doute dans une sorte de captivité. Oubliant donc leurs propres périls et le danger d'être découverts, ils résolurent, après mûres réflexions, de partir pour la Russie, toujours déguisés.

Vers cette époque, ils reçurent enfin une lettre de leur ami de Varsovie, que les circonstances avaient empêché jusque là de tenir sa promesse. Sa lettre confirmait d'ailleurs et la mort de leur fils, et le départ de leur fille pour Saint-Petersbourg.

Elle leur annonçait, en outre, qu'afin de se rapprocher autant que possible de Willanow, Marfa était aussi partie pour la Russie et avait

élu domicile dans les ruines de Strelna, où, s'enveloppant d'un mystère impénétrable, elle consacrait sa vie à l'humanité, guérissant les malades, donnait de sages conseils et prédisait l'avenir.

Le correspondant n'en savait pas davantage. Ces nouvelles hâtèrent leur départ pour Saint-Petersbourg; mais ils jugèrent prudent de n'en prévenir par écrit ni Marfa, ni mademoiselle Willanow, de crainte de les compromettre, si la lettre venait à tomber en d'autres mains.

Nantis d'un passe-port sous le nom qu'ils avaient porté durant leur séjour en Gallicie, ils se mirent en route et arrivèrent sans accident à Strelna au moment où Marfa, si heureuse de les revoir, venait de recevoir de Naples des nouvelles concernant la princesse Razanowsky. L'abbé chargé de lui annoncer la mort de Wanja était porteur du testament de la défunte. On avait, en outre, expédié une foule d'annexes à ce document; mais lorsqu'il alla les demander à la poste, on lui répondit qu'il n'était rien arrivé à son adresse. Le lecteur n'ignore pas que ces papiers étaient tombés entre les mains d'Orloff.

Sur ces entrefaites, Marfa écrivit à mademoiselle Willanow, qui se trouvait précisément à Péterhof avec la cour, de venir la voir à Strelna. On sait comment cette lettre, déposée par Léchi au pied d'une statue, fut remise à la demoiselle d'honneur par le valet de chambre de l'impératrice; comment Orloff fit arrêter et fouiller la petite fille, saisit sur elle la réponse de mademoiselle Willanow, et chargea son frère André d'enlever la jeune Polonoise dans son excursion à Strelna; enfin, quelle fut l'issue de cette tentative. RINDERSAAD.

(La suite au prochain numéro.)

dans le ca
le premier
le Troisième

L'aut
fares, n'e
bre de l'A
tingué, q
respiratoi
au fond d
et il est ve
mun ce tr
qu'à ce jo
nes. Il ne
de cinq ce
reil; cela
vailleurs,
tous les r
engloutis
confié sa
Savez-vo
éparpillé
dixaine d
presque
Mais ce n
l'Océan a
fond de l
habitants
dérober
canicula
quillages
Meudon
dix bras
deviend
tout l'at
les fem
l'existen
Lurlei.

« Mai
prenant
des idées
le beau
qu'à ce
voici un
enfin re
vous ex
l'invent
la peine
si sûr d
ment d
points d
la conc
Les toit
premiè
vice de
serait
phérai

« Vo
petite
les Ho
à l'aid
ou de
tionné
jet dar
du Nor
il s'ag
gins g
d'eau
l'Océa
tions
creusé
duelle
mer. C
aura
fera,
pourr
sont d
qu'un
lation
même

« Vo
petite
les Ho
à l'aid
ou de
tionné
jet dar
du Nor
il s'ag
gins g
d'eau
l'Océa
tions
creusé
duelle
mer. C
aura
fera,
pourr
sont d
qu'un
lation
même

« Vo
petite
les Ho
à l'aid
ou de
tionné
jet dar
du Nor
il s'ag
gins g
d'eau
l'Océa
tions
creusé
duelle
mer. C
aura
fera,
pourr
sont d
qu'un
lation
même

« Vo
petite
les Ho
à l'aid
ou de
tionné
jet dar
du Nor
il s'ag
gins g
d'eau
l'Océa
tions
creusé
duelle
mer. C
aura
fera,
pourr
sont d
qu'un
lation
même

« Vo
petite
les Ho
à l'aid
ou de
tionné
jet dar
du Nor
il s'ag
gins g
d'eau
l'Océa
tions
creusé
duelle
mer. C
aura
fera,
pourr
sont d
qu'un
lation
même

« Vo
petite
les Ho
à l'aid
ou de
tionné
jet dar
du Nor
il s'ag
gins g
d'eau
l'Océa
tions
creusé
duelle
mer. C
aura
fera,
pourr
sont d
qu'un
lation
même

« Vo
petite
les Ho
à l'aid
ou de
tionné
jet dar
du Nor
il s'ag
gins g
d'eau
l'Océa
tions
creusé
duelle
mer. C
aura
fera,
pourr
sont d
qu'un
lation
même

« Vo
petite
les Ho
à l'aid
ou de
tionné
jet dar
du Nor
il s'ag
gins g
d'eau
l'Océa
tions
creusé
duelle
mer. C
aura
fera,
pourr
sont d
qu'un
lation
même

« Vo
petite
les Ho
à l'aid
ou de
tionné
jet dar
du Nor
il s'ag
gins g
d'eau
l'Océa
tions
creusé
duelle
mer. C
aura
fera,
pourr
sont d
qu'un
lation
même

« Vo
petite
les Ho
à l'aid
ou de
tionné
jet dar
du Nor
il s'ag
gins g
d'eau
l'Océa
tions
creusé
duelle
mer. C
aura
fera,
pourr
sont d
qu'un
lation
même

« Vo
petite
les Ho
à l'aid
ou de
tionné
jet dar
du Nor
il s'ag
gins g
d'eau
l'Océa
tions
creusé
duelle
mer. C
aura
fera,
pourr
sont d
qu'un
lation
même

« Vo
petite
les Ho
à l'aid
ou de
tionné
jet dar
du Nor
il s'ag
gins g
d'eau
l'Océa
tions
creusé
duelle
mer. C
aura
fera,
pourr
sont d
qu'un
lation
même

« Vo
petite
les Ho
à l'aid
ou de
tionné
jet dar
du Nor
il s'ag
gins g
d'eau
l'Océa
tions
creusé
duelle
mer. C
aura
fera,
pourr
sont d
qu'un
lation
même

« Vo
petite
les Ho
à l'aid
ou de
tionné
jet dar
du Nor
il s'ag
gins g
d'eau
l'Océa
tions
creusé
duelle
mer. C
aura
fera,
pourr
sont d
qu'un
lation
même